

Le monde serait ce qui nous fait face. Mais ceci reviendrait à postuler naïvement une extériorité qui ne tiendrait son unité que de notre confrontation à elle. Or, puis-je me dissocier du monde pour le penser et l'habiter s'il fait corps avec moi ? N'est-il que la projection subjective d'une conscience voulant se mirer en lui ? Nous construirions, par nos aspirations, le monde notre image, et la face du monde aurait notre visage. Pour se dévisager ou se fuir ? Je ne pourrais, alors, que me perdre dans le labyrinthe d'un monde qui serait mien, hallucinatoire. Sans pouvoir parler à un autre d'un monde qu'il partagerait avec moi, ni écouter ses démentis. Sans pouvoir me heurter à un quelconque principe de réalité. À chacun son monde ? À chacun ses mondes ? Les kaléidoscopes subjectifs, avec leurs mosaïques bigarrées, ont-ils fini par remplacer la patiente confrontation des théoriciens ? Préférer, cependant, à des mondes singuliers privés d'interface, des faces du monde à constituer et articuler.



Le Narcisse
du Caravage.

Images, visages, faces du monde

Par Véronique Bonnet, professeur de philosophie en classes préparatoires au lycée Janson de Sailly à Paris, vice-présidente de l'APHEC et représentante de la philosophie-culture générale.



Is this the world we created ?
We made it on our own
Is this the world we devastated
Right to the bone ?
If there's a God in the sky looking down
What can he think of what we've done
To the world that He created ?
So many lonely faces scattered all around
Searching for what they need...

[Est-ce le monde que nous avons créé ? / Nous l'avons fait pour notre bien / Est-ce le monde que nous avons dévasté ? / Juste pour être désossés ? / S'il y a un Dieu dans le ciel regardant en bas / Que peut-il penser de ce que nous avons fait / Au monde qu'il a créé ? / Autant de visages esseulés dispersés tout autour / En train de chercher ce dont ils ont besoin...]

Queen. Album *The Works*.

Le monde serait ce qui nous fait face

Revisitant la *Cosmogonie* d'Hésiode, Platon, dans le *Timée* ⁽¹⁾, en 29-30d, présente la genèse du monde comme décision généreuse d'un créateur. Ce démiurge ordonne ce qui n'est initialement que chaos. A cette fin, il s'inspire de l'être le plus abouti, lui-même. C'est pourquoi le monde, copie du dieu, est doté comme lui d'une âme :

« Parce que le dieu souhaitait que toutes choses fussent bonnes et qu'il n'y eût point d'imparfait dans la mesure du possible, c'est bien ainsi qu'il prit en mains tout ce qu'il y avait de visible - cela n'était point en repos mais se mouvait sans concert et sans ordre - et qu'il l'amena du désordre à l'ordre, ayant estimé que l'ordre vaut infiniment mieux que le désordre. Or, il n'était pas permis, et ce ne l'est pas, à l'être le meilleur de faire autre chose que ce qu'il y a de plus beau. Ayant réfléchi, il se rendit compte que, de choses par ailleurs visibles, son travail ne pourrait jamais faire sortir un tout dépourvu d'intellect qui fut plus beau qu'un tout pourvu d'intellect. Et que par ailleurs, il était impossible que l'intellect soit présent en quelque chose dépourvu d'une âme. C'est à la suite de ces réflexions qu'il mit l'intellect dans l'âme et l'âme dans le corps, pour construire l'univers, de façon à réaliser une œuvre qui fut par nature la plus belle et la meilleure possible. Ainsi donc, conformément à une explication qui n'est que vraisemblable, il faut dire que notre monde, qui est un vivant doué d'une âme pourvue d'un intellect, a, en vérité, été engendré par la suite de la réflexion réfléchie d'un dieu. »

Ce monde est un vivant, doté d'une organicité propre, d'une unité. Platon imagine alors, « selon la vraisemblance », la genèse de copies à partir de cette copie. Puis la genèse des copies de copies. Leurs degrés de perfection vont en décroissant puisqu'une copie est toujours inférieure à son modèle. En effet, elle fait passer pour même ce qui est autre, et fait passer pour présent ce qui est absent.

Si le monde est copie d'un dieu, il n'en est qu'une émanation dégradée, son devenir est l'image mobile et infidèle de l'être. L'être humain, qui est copie encore plus dégradée, dispose néanmoins de la faculté de le contempler (*théoria* en grec). Pour poser adéquatement les yeux sur lui, faudra-t-il être géomètre, philo-

“

**Faire face au monde
reviendrait à postuler
naïvement une
extériorité qui ne
tiendrait son unité que
de notre confrontation
à elle. Or, puis-je me
dissocier du monde
pour le penser et
l'habiter s'il fait corps
avec moi ?**



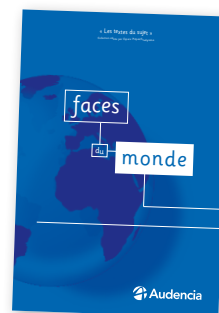
▲ Peter Boel. *Allégorie des vanités du monde.*

sophe ? Avoir une pratique de l'abstraction, du calcul des propositions, pour tenir un discours cohérent sur lui ? Alors que les sophistes, comme Protagoras pour qui « l'homme est la mesure de toute chose », se contrediraient et n'y verraient que du feu, n'ayant en vue que le monde du pouvoir.

Les Stoïciens, plus tard, concevront une physique du plein, un monde où tout serait lié à tout, sans interstice. Monde dès lors sur lequel on n'aurait pas prise, ce qui rendrait sage un repli sur soi. Les Épicuriens, eux, concevront une physique du vide, un monde fait de combinaisons éphémères d'atomes. Monde dans lequel s'épancher, se glisser, tendant la main pour cueillir ce qui vient.

Ce face à face avec le monde serait alors à géométrie variable, en fonction des implications pratiques dont on voudrait bénéficier pour se rasséréner. S'écarter du monde ou s'en délecter, lui attribuer telle figure impénétrable ou pénétrable, le lire comme opaque ou poreux.

Faire face au monde reviendrait à postuler naïvement une extériorité qui ne tiendrait son unité que de notre confrontation à elle. Or, puis-je me dissocier du monde pour le penser et l'habiter s'il fait corps avec moi ? Le monde ne serait-il que la projection subjective d'une conscience voulant se mirer en lui ? Nous construirions, par nos aspirations, le monde notre image, et la face du monde aurait notre visage. Pour se dévisager ou se fuir ? Je ne pourrais, alors, que me perdre dans le labyrinthe d'un monde qui serait mien, hallucinatoire. Sans pouvoir parler à un autre d'un monde qu'il



LES TEXTES DU SUJET

L'édition 2023 des textes du sujet sera disponible dans toutes les prépas en septembre.

partagerait avec moi, ni écouter ses démentis. Sans pouvoir me heurter à un quelconque principe de réalité. Bulles ? Kaléidoscopes ?

Cette face du monde serait, alors, à notre image

Dans le film d'Alfred Hitchcock *North by Northwest*, film de 1959 connu sous le titre français de *La Mort aux trousses*, une scène célèbre incarne cette projection. Pour échapper à un gang de malfaiteurs qui veulent nuire aux intérêts du peuple américain, les deux héros, Roger et Eve, sont contraints de se réfugier sur les monts Rushmore où sont gravés les visages des quatre présidents des États-Unis qui imprimèrent leur marque dans l'histoire du pays de 1770 à 1900.

Cette réalisation sculpturale, sujette à controverse par l'appropriation idéologique d'une montagne autrefois indienne, fut à nouveau montrée et caricaturée dans un autre film, *Mars attacks*, de Tim Burton, en 1996. Les envahisseurs y remplacent en effet en un clin d'œil les visages humains par les visages martiens de leurs présidents.

Pascal, dans ses *Pensées*⁽²⁾ - Lafuma 413 - s'était référé au visage fascinant d'une reine d'Égypte qui avait provoqué une rivalité violente entre deux maîtres potentiels de Rome, elle-même ville reine du monde :

« Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un Je ne sais quoi. Corneille. Et les effets en sont effroyables. Ce Je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, que les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé. »

► Le Mont Rushmore.



Mais comme Pascal établit un parallélisme entre les désirs qui hantent les rêves et les désirs qui hantent la vie même et le monde, il suggère par-là que chacun ne voit que le monde auquel il rêve.

Le parallélisme entre la face de Cléopâtre et la face de la terre, suggère « les princes, les armées, le monde entier » se trouvent constamment à la merci d'un beau visage qui passe. Séisme. Projection subjective de ceux qui veulent changer l'ordre du monde plutôt que leurs désirs. Pour Pascal, l'homme, dans son état post-lapsaire, c'est à dire après la chute du péché originel, est malheureux et exilé, créature privée de son créateur. Les humains ont alors leurs facultés bouleversées. C'est ce qu'ils veulent qui détermine ce qu'ils voient. Alors que dans l'état ante-lapsaire, c'est-à-dire avant son expulsion du paradis, leur volonté était subordonnée à leur entendement.

Ainsi, dans les *Pensées* - en Lafuma 801 - Pascal envisage un artisan qui rêverait toutes les nuits qu'il est roi, et un roi qui rêverait toutes les nuits qu'il est artisan. Les créatures déchues aspireraient à devenir autres qu'elles ne sont. leurs perspectives étant alors subordonnées à leurs volontés capricieuses :

« Si nous rêvions toutes les nuits la même chose elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits douze heures durant qu'(il) est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits douze heures durant qu'il serait artisan. »

Certes, il peut y avoir souffrance si des images périlleuses se présentent :

« Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations comme quand on fait voyage on souffrirait presque autant que si cela était véritable et on appréhenderait le dormir comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité. »

Mais comme Pascal établit un parallélisme entre les désirs qui hantent les rêves et les désirs qui hantent la vie même, il suggère par-là que chacun ne voit que le monde auquel il rêve :

« Mais parce que les songes sont tous différents et que l'un même se diversifie, ce qu'on y voit

affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement comme quand on voyage et alors on dit : il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant. »

Vanité, alors, de toutes les images de la veille comme du songe, puisque seule leur fréquence diffère, ou leur degré d'évanescence : la plénitude apparente du monde n'est que vacuité. C'est l'élan narcissique que l'homme a en tête qui détermine ce qu'il voit. S'il projette au dehors son moi « creux », le monde que son caprice lui fait apercevoir n'est que son visage réfracté. Il est alors privé d'autrui, faute de monde commun à partager. Enfermée dans des représentations autocentrées, sa pensée n'est pas falsifiable. Elle n'est pas pensée, puisqu'elle ne rencontre ni la controverse, ni le principe de réalité. Homme bulle ? Monde miroir ? Le macrocosme n'est-il qu'un microcosme ? On pourrait ici penser au Caravage dont le *Narcisse*, peint au crépuscule du XVI^e siècle, est porteur d'une noyade annoncée. Et à son contemporain, le romancier, Miguel de Cervantès, dont le *Don Quichotte*, publié à l'aube du XVII^e siècle, amène son héros éponyme à ne voir ce qu'il pense au lieu de penser ce qu'il voit.

Préférer à des mondes singuliers privés d'interface, des faces du monde à constituer et articuler ?

A chacun son monde ? A chacun ses mondes ? Les kaléidoscopes subjectifs, avec leurs mosaïques bigarrées, ont-ils fini par remplacer la patiente confrontation des théoriciens ? Certes, à l'idéal d'un profil objectif du monde – *mundus* désigne initialement la silhouette – il nous a fallu renoncer. Puisque l'appréhension des phénomènes qui le constituent a une part subjective. Dans l'ouvrage intitulé *De la forme et des principe du monde sensible et de l'intelligible*, connu aussi sous le nom de *Dissertation de 1770*, Kant⁽³⁾ définit le monde comme « *totalité ordonnée faite de multiplicité* ». Le monde en est le « *bout* », c'est-à-dire la synthèse de toutes les synthèses :

« De même que dans un composé substantiel, l'analyse ne s'arrête qu'à une partie qui n'est plus un tout, c'est-à-dire au simple, de même la synthèse ne s'arrête qu'au bout qui n'est plus partie, c'est-à-dire au monde. »



◀ Maître des Cassoni Campana. Thésée tuant le Minotaure dans le labyrinthe.

Mais ces synthèses requièrent que le sujet fasse intervenir l'espace et le temps qui sont des formes a priori de la sensibilité, pour effectuer un tissage des phénomènes :

« Le principe de la forme du monde sensible est ce qui contient la raison du lien universel de toutes choses [...] .La forme du monde intelligible reconnaît un principe objectif, c'est-à-dire une certaine cause qui relie en soi les existences. Mais le monde, considéré comme phénomène, c'est-à-dire par rapport à la sensibilité de l'esprit humain, n'admet qu'un principe subjectif de la forme, c'est-à-dire une certaine loi de l'âme par laquelle il est nécessaire que tout ce qui peut être objet des sens (en vertu de sa qualité) semble nécessairement faire partie d'un même tout. »

Cette « loi de l'âme », principe subjectif de la forme, fait que le monde ne peut pas être objectif, ne peut pas être synthétisé. Du monde, on ne vient jamais à bout. Synthétiser ce qu'il en est du monde en tentant d'expulser la dimension subjective, c'est le bout du monde, c'est Sisyphe. Pourtant, comme l'écrit Kant, le sujet aspire à cette synthèse. Il la suppose achevée alors qu'elle est inachevable. Il a besoin de l'idée de monde, l'idée étant, dans le vocabulaire kantien, la présentation aboutie de ce qui ne peut pas aboutir.

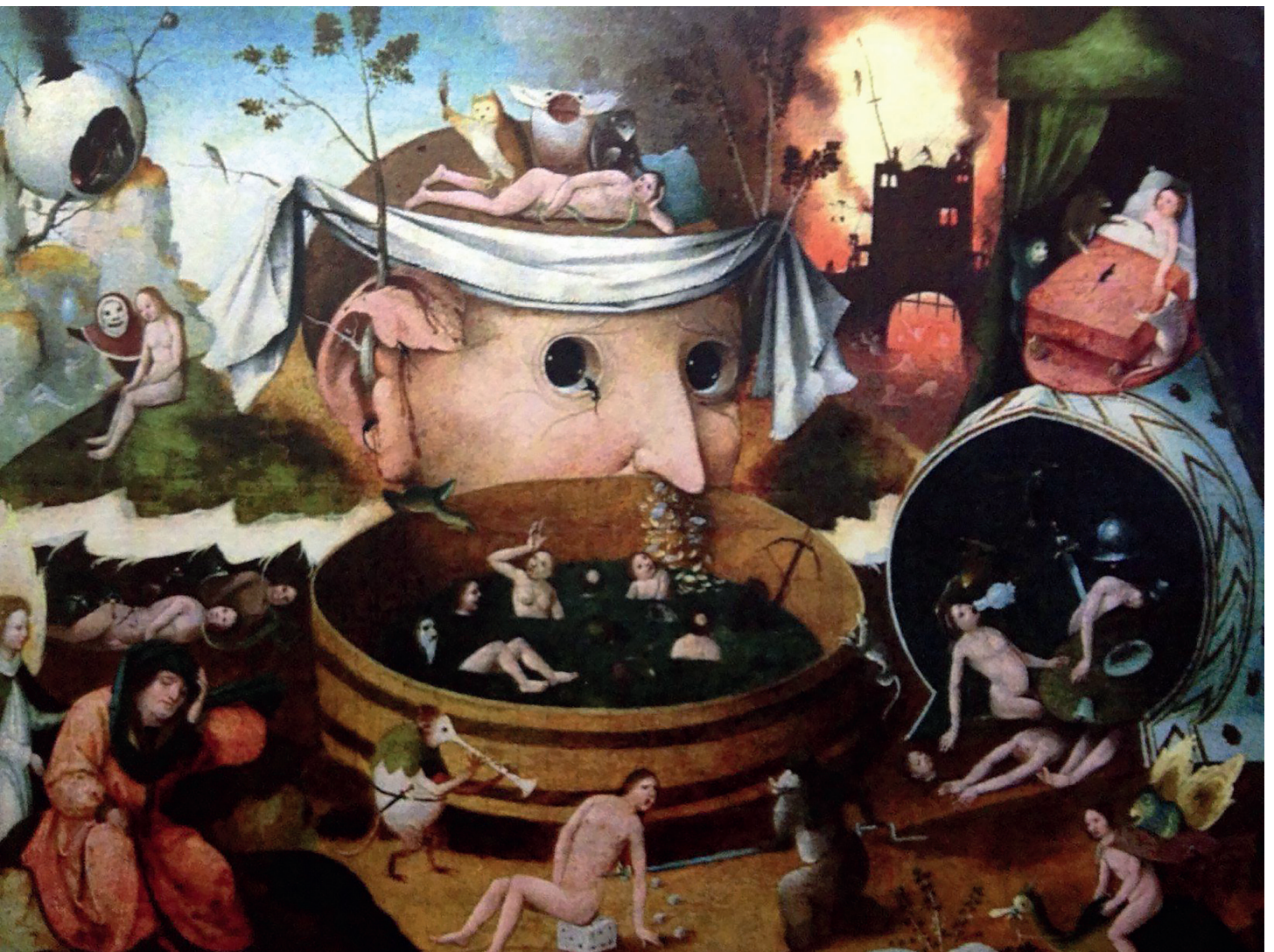
Le monde est une idée régulatrice qui présente comme absolu ce qui est relatif, qui présente comme objectif ce qui est subjectif. Cette idée permet de postuler, au-delà des expériences sensibles particulières, un monde commun duquel parler pour rencontrer aussi bien les objections d'autrui que le garde-fou du principe de réalité.

Même Merleau-Ponty⁽⁴⁾, théoricien de la notion de « *chair du monde* » – c'est à dire de l'hypothèse que nous

“

Le monde est une idée régulatrice qui présente comme absolu ce qui est relatif, qui présente comme objectif ce qui est subjectif.





▲ Jérôme Bosch. *La Vision de Tondale*.

◀ Karel Dujardin. *Allégorie de la vanité humaine*.

faisons corps avec le monde, qui nous traverse et nous constitue, alors même que nous pensons le traverser et le constituer – ne veut pas se résoudre à en rester à des ressentis pluriels. Certes, il n'y a pas de guichet unique pour accéder au monde, le monde présente de multiples entrées. Mais Merleau-Ponty dit préférer à des mondes singuliers privés d'interface, des faces du monde à constituer et articuler.

La philosophie, comme il l'écrit dans *Le Visible et l'invisible*, doit savoir se tenir à la croisée des chemins. Mettre en tension l'hétérogène et l'homogène. Renvoyer dos à dos l'illusion simpliste d'un monde qui n'aurait qu'une face et l'éparpillement désastreux de mondes étanches qui ne seraient faits eux-mêmes que d'expériences disjointes :

« Nous nous plaçons, comme l'homme naturel, en nous et dans les choses, en nous et en autrui, au point où, par une sorte de chiasme, nous devenons les autres et nous devenons monde. La philosophie n'est elle-même que si elle se refuse les facilités d'un monde à une seule entrée, aussi bien que celles d'un monde à multiples entrées, toutes accessibles au philosophe. Elle se tient, comme l'homme naturel, au point où se fait le passage du soi dans le monde et dans l'autre, à la croisée des avenues. »

Images, visages, faces du monde. ●

Notes

- (1) Platon. *Timée*. Œuvres complètes. Flammarion. 2020.
- (2) Pascal. *Pensées*. <http://www.penseesdepascal.fr/1/131-moderne.php>
- (3) Kant. *De la forme et des principes du monde sensible et de l'intelligible*. https://fr.wikisource.org/wiki/De_la_Forme_et_des_Principes_du_monde_sensible_et_de_l%27intelligible
- (4) Merleau-Ponty. *Le Visible et l'invisible*. Paris. Gallimard. 1964.